

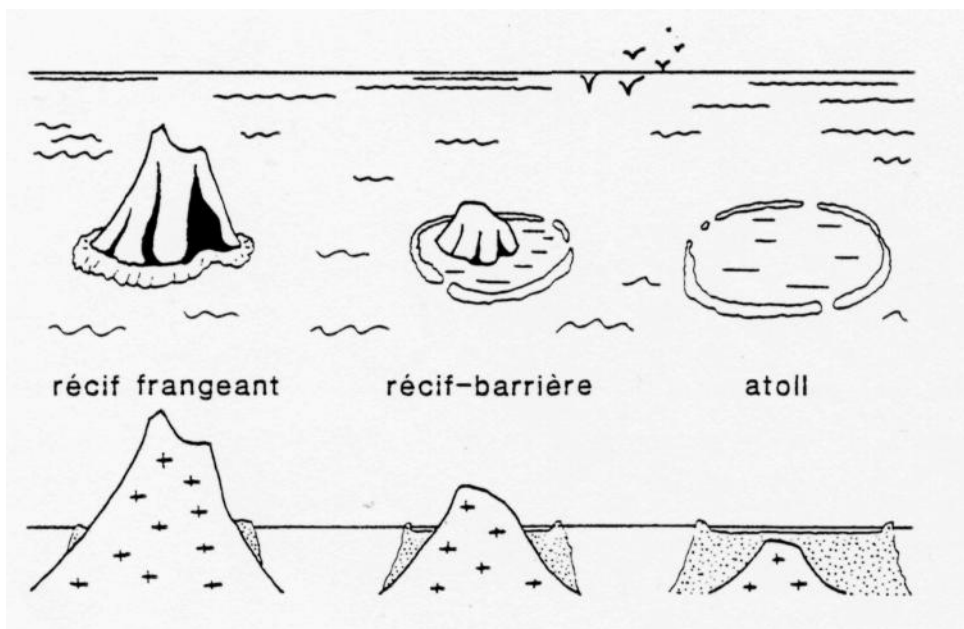
## L'ATOLL : GÉOLOGIE ET SYMBOLIQUE

*Au cours de trois voyages effectués dans le Pacifique pour la sainte cause de la Biologie marine, il m'a été donné de visiter une demi-douzaine d'atolls et de séjourner, au total, un mois dans ces îles si particulières. La troisième mission débuta par un incident. Il s'avéra dès mon arrivée à Takapoto — l'un des 75 atolls de l'archipel des Tuamotu — que les appareils de mesure étaient inutilisables et que j'étais, tout bonnement, condamné à une semaine d'oisiveté sur place jusqu'au passage suivant de l'avion. Mon rationalisme et mon matérialisme prirent mal la chose et je me mis à broyer du noir misérablement ; mais, à mesure que je parcourais cette terre, comme un exilé, de long en large et d'une rive à l'autre, le désœuvrement céda la place à l'observation : l'observation de tout ce que l'on peut observer en ces lieux, et à une sorte de contemplation, elle aussi « tous azimuts », c'est-à-dire à une ébauche de communion avec l'environnement minéral, végétal, animal et humain. Ce processus n'est pas inédit ; on se rappelle l'histoire de ce prisonnier qui se prit d'intérêt pour sa compagne de cellule, une araignée.*

*Curieuse mission, en vérité... ; les pages qui suivent ne rapportent que quelques bribes de cette expérience intellectuelle. Il ne faudra pas s'étonner d'y voir employés, tour à tour, le vocabulaire de la géologie et celui de la psychologie, car c'est là que réside l'intérêt de cet essai : une approche pluridisciplinaire de la symbolique de l'Atoll, en quelque sorte.*

Non, « atoll » n'est pas synonyme de « récif corallien » ni d'« île tropicale » ; c'est beaucoup plus précis que cela. Si vous voulez, tous les récifs coralliens ne sont pas des atolls et, bien que tous les récifs coralliens soient tropicaux, toutes les îles tropicales ne sont pas coralliennes... D'accord ? Un atoll est, typiquement, une formation corallienne en forme d'anneau, délimitant un lac intérieur appelé, lagon. L'anneau corallien, large de quelques centaines de mètres à une centaine de kilomètres, émerge de quelques mètres seulement au-dessus du niveau de la mer ; le lagon est profond de quelques dizaines de mètres au plus, tandis qu'alentour le plancher océanique descend très vite à sa profondeur moyenne de quatre mille mètres.

Comment cela se peut-il ? On le sait *grosso modo* depuis Charles Darwin. Non pas que ce naturaliste de génie eût été le premier à aborder le problème car, avant lui, on avait déjà un peu tout envisagé, du volcan sous-marin à l'île flottante. Mais Darwin fut le premier à donner une explication générale et dynamique, une « théorie unitaire » de toutes les formations coralliennes. Le qualificatif de génial est tout à fait justifié ici, car ce savant ne disposait pas des moyens appropriés à son étude. Expliquons-nous là-dessus. Aujourd'hui, le premier curieux qui, par le hublot de son avion, aperçoit tout d'abord à l'horizon cette auréole blanchâtre sur l'immensité océanique, puis survole cette couronne émergente ou affleurante, ne met guère de temps à supputer qu'un tel relief est, soit en train de surgir, soit en train de s'engloutir. Piqué au jeu, notre curieux se documentera et apprendra immédiatement que le carottier des géologues ramène ordinairement, en ces endroits, quelques centaines de mètres d'épaisseur de débris coralliens agglomérés (à Mururoa : 438 m ; à Bikini : 4 km) avant d'entamer le basalte d'un ancien volcan. C'est donc — puisque les coraux ne peuvent proliférer qu'au voisinage de la surface — qu'une montagne a surgi jadis du fond de la mer, que les coraux se sont développés sur ses pentes et que ladite montagne s'est affaissée à mesure que la croissance corallienne se poursuivait. Voilà donc ce que Darwin a eu le génie de deviner, sans avion et sans carottier, en grim pant en haut du mât du « Beagle », comme il le note dans son journal, lorsque le navire vint à traverser



les Iles Dangereuses (sans oser y faire escale, par crainte du gros temps), et aussi, en cassant quelques cailloux sur l'unique atoll qu'il visita (celui de Keeling, dans l'Océan Indien).

Bien sûr, ce schéma que l'on vient d'esquisser (voir aussi la Figure 1) est sommaire. Il faut, pour les détails, prendre en compte : les variations relatives du niveau de la mer au cours des temps géologiques ; la croissance, l'érosion et le tassement différentiels à l'intérieur et à l'extérieur de la formation récifale ; enfin, hypothèse toute récente, les déformations locales du fond de l'océan provoquées par le poids des îles voisines.

Remarquons ou répétons que l'hypothèse du volcan avait été envisagée avant Darwin (comme l'évolution biologique l'avait été avant la publication de *L'Origine des espèces*), mais que celui-ci a eu, de plus, l'idée de faire s'enfoncer le socle sous le poids croissant du récif. D'où une première analogie entre l'atoll et... la connaissance scientifique, la science apparaissant comme un îlot de connaissance édifié, au milieu de l'inconnu, sur un conglomerat de données à peine identifiables ; on se souvient encore de Darwin, mais on a oublié A. von Chamisso et ses prédécesseurs.

Nous voici donc nantis de deux dimensions. D'une part, le temps géologique : les plus vieux atolls actuels, tout en étant récents sur cette planète, datent de quelques dizaines de millions d'années. D'autre part, un antagonisme de mouvements verticaux : élévation et affaissement. Une troisième dimension ? Oui, car ces édifices dérivent ! Selon la conception moderne de la tectonique des plaques, le volcan est né à la verticale d'un des fameux « points chauds » de l'écorce terrestre et se trouve ensuite entraîné, à raison de quelques mètres par siècle, sur le « tapis roulant » que constitue le fond des océans. C'est pourquoi l'archipel des Tuamotu est aujourd'hui étiré du sud-est au nord-ouest dans la Polynésie Française.

Le lagon des grands atolls est une petite mer intérieure qui, si le vent s'en mêle, n'est pas de tout repos. A cette réserve près, le lagon est relativement calme ; ses rives sableuses sur lesquelles viennent s'incliner les cocotiers sont l'archétype de la « douceur des tropiques » où puisent sans fin les publicistes de l'industrie touristique. Mais... côté mer, il en va tout différemment. Cocotiers encore, mais point de plage : des galets et des blocs, un dallage tourmenté fait d'une roche terriblement rêche bien que légère ; par temps calme et marée basse, on peut s'aventurer jusqu'au bord de l'océan. Là, indentée de crevasses où les vagues actionnent des chasses d'eau de Léviathan, la dalle est d'un rouge-ocre très tendre, un rouge délavé, impassible aussi, et équivoque : est-ce minéral ou bien vivant ? C'est minéral et vivant, ce sont des algues calcaires. Là est même la partie la plus vivante de tout l'atoll, celle où la croissance est la plus active pour contrebalancer l'inconcevable énergie de la houle (l'équivalent, on l'a calculé, d'un grand barrage hydroélectrique moderne). Se tenant là, précairement, au ras de cet océan dit Pacifique par antithèse, comment ne pas se convaincre de la duplicité des apparences ? Car on ne peut, sinon, admettre l'existence de

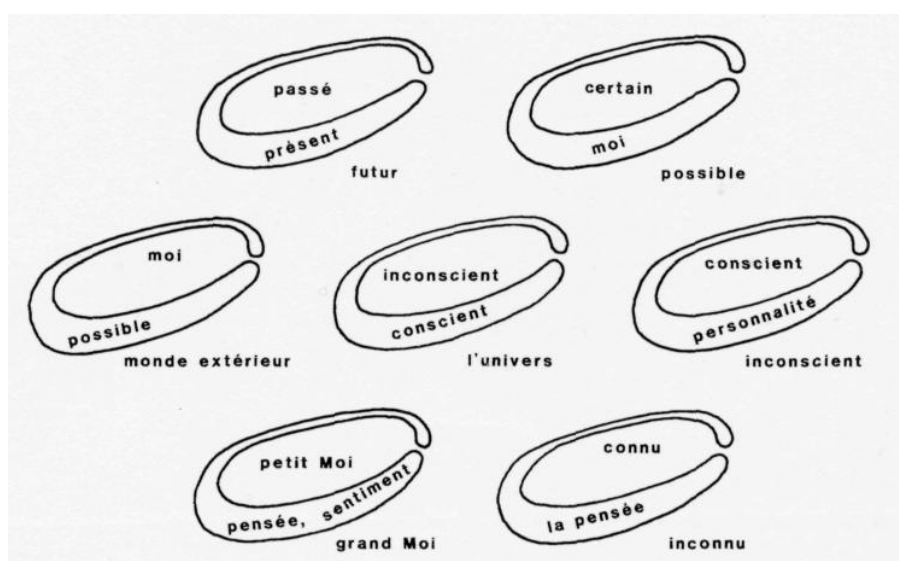
cette aimable cocoteraie posée sur la mer. Comment aussi échapper à la seconde analogie que voici : l'atoll, c'est la vie d'un homme ; quelque chose se crée et s'accumule sur un socle inespéré qui s'affaisse et qui dérive, le tout en perpétuel affrontement avec l'extérieur.

L'atoll, ruban de terre à peine émergé d'une immensité aquatique ; l'atoll tient du miraculeux. Une vague, seulement de deux mètres plus haute que les autres, peut le balayer. Effectivement, tout atoll a été dévasté plusieurs fois au cours de son histoire par une tempête, un typhon ou un tsunami. Un vent modéré fait déjà grand tumulte parmi les palmes des cocotiers, quinze mètres au-dessus de votre tête. Le cocotier lui-même est un second miracle, celui qui a permis la colonisation de ces îles perdues où l'eau douce est mesurée et le sol avare. Cet arbre, c'est le palmier de ces oasis (même famille, dans la classification : les Palmées) ; c'est aussi — métaphore, cette fois — le chameau de ces déserts marins : il est frugal, il aime voyager et il rend des services inestimables. Les hommes l'ont amené avec eux, il y a cinq ou dix siècles, sous l'espèce des noix de coco dont ils avaient fait provision, au fond de leurs pirogues, pour ces traversées fabuleuses. Le cocotier est malin ; il tient en terre par un bouquet de fines racines chevelues comme celles du poireau, mais il envoie aussi de longs tentacules chercher l'eau à dix mètres de là. Son fruit, aux divers stades de maturité, fournit une boisson, une pulpe, diverses préparations culinaires, et cette huile de coprah qui est la seule ressource exportable des atolls ; la noix vide sert de récipient, à-demi brûlée, de charbon de bois ; de la bourre fibreuse qui l'entoure, on fait des balais, des cordages, des chaussures. Les feuilles immenses et laciniées servent de toit pour les habitations, de clôture pour la volaille, de torches, d'emballage pour n'importe quoi, et l'on en tisse des paniers, des nattes et des chapeaux — ce qui nous rappelle l'essentiel : le cocotier fait de l'ombre et retient un peu d'humidité dans son sous-bois. Ses racines, enfin, ont divers emplois médicaux et tinctoriaux. Pratiquement donc, c'est cette réussite botanique qui a rendu possible ou, du moins, grandement favorisé, la présence humaine sur les atolls.

Il est temps de dire que très peu d'atolls, parmi les 400 recensés dans le monde, ont la forme parfaite d'un anneau flottant sur l'océan. Pour ce qui est du contour tout d'abord, il est d'ordinaire irrégulier et dissymétrique ; et puis, l'anneau est presque toujours discontinu, ménageant des zones immergées sous quelques pieds d'eau (les *hoa* polynésiens) ainsi que, occasionnellement, de véritables passes où peuvent s'engager les navires. Quoi qu'il en soit, le principe demeure d'une étendue aquatique finie, le lagon, matérialisée sur une étendue aquatique virtuellement infinie, l'océan.

Un jour, sur mon île, j'appris comment on désigne, en dialecte pau-motu, l'océan et le lagon : *miti toa* et *miti roto* respectivement, ce qui veut dire : « la mer dans le dos » pour l'océan et « la mer du devant » pour le lagon. Ainsi, l'habitant de Takapoto est-t-il, en quelque sorte, polarisé ; il oriente son corps d'une certaine manière dans le milieu qui l'entoure. Certes, il fallait s'y attendre puisque les inconscients de tous les peuples se sont trouvés une géographie, une gestuelle et une symbolique pour le divin et l'inférieur, pour le danger et la sécurité, pour le passé et le futur. Cependant, une particularité des atolls est que la représentation de l'univers invite instamment au manichéisme, à la dialectique. *Miti toa, miti roto* aux Tuamotu..., comment dit-on ailleurs ? Un collègue de l'Université de Guam m'a communiqué les informations suivantes : aux îles Palau (à l'est des Philippines), le lagon est dit *meched* et l'océan *daob*, ces deux mots étant apparentés à « peu profond » et « profond », tandis qu'aux îles Carolines l'opposition joue entre *non nadau* et *lamw* dont les connotations respectives sont « libre » et « enclos ». Il faudrait étendre cette enquête. Dit-on, dans quelque autre langue « grande mer » et « petite mer », ou « mer bonne » et « mer dangereuse », ou « mer des hommes » et « mer des dieux », ou « le mer » et « la mer », ou « mer jeune » et « mer vieille », etc. ?

Je me demandai alors comment je m'orientais moi-même sur un atoll. Plusieurs couples dialectiques se proposèrent : connu-inconnu, moi-univers, conscient-inconscient... Cette rêverie aurait pu, comme tant d'autres, se dissoudre comme nuée dans le ciel. En l'occurrence, il en est resté quelque chose : graphiquement, la Figure 2 ; conceptuellement, le problème de la symbolique de la personnalité.



On compare volontiers l'individu humain à une île. Si John Donne (poète et prédicateur anglais qui vivait à Londres autour du millésime 1600) prend la peine d'écrire :

Aucun homme n'est une île,  
ni ne se suffit à lui-même ;  
chaque homme est un morceau du continent,  
une partie du Tout (1)

c'est bien qu'il y a quelque chose en l'homme pour lui faire croire qu'il est une île. C.G. Jung a développé cette analogie :

Comme les flots séparent les continents de leurs immensités et les enserrant tels des îles, l'inconscience originelle assaille de toutes parts les consciences individuelles. Dans le cataclysme de la démente, la mer originelle s'élanche en lames déchaînées à l'assaut de l'île à peine émergée et l'engloutit. [...]. La conscience individuelle est entourée par les abîmes de l'inconscient comme par une mer menaçante. Elle n'est sûre et n'inspire confiance qu'en apparence ; en réalité, c'est une chose fragile, vacillante sur sa base [...]. (2)

Or l'atoll, cas particulier d'île circulaire, se prête bien mieux que l'archétype général à une symbolisation du psychisme humain. Et si cette représentation n'a pas encore —semble-t-il— été employée, c'est simplement parce que l'espèce Atoll est fort rare dans le genre Ile ; elle ne s'observe qu'entre les tropiques et dans des régions tardivement explorées. Peu importe ce que l'on choisit de mettre dans le lagon, sur la couronne et dans l'océan : tous les systèmes se valent et la Figure 2 n'évoque que quelques-uns d'entre eux. Mais n'oublions pas les passes navigables et ces sortes de gués à peine émergés que l'on a évoqués plus haut, c'est-à-dire ces communications, soit permanentes, soit temporaires, entre ce que l'on voudra : conscient et inconscient de la psychologie occidentale moderne, petit Moi et grand Moi des philosophies orientales... Chaque individu, on le sait, ferme à sa manière l'anneau récifal ; il en est de béants, d'autres étanches. Et ne négligeons pas cette légende qui a cours à Takapoto comme sur les rives de tant de lacs, la légende d'un trou-sans-fond qui assure — par l'intérieur — la communication avec l'inconnu ou l'illimité.

Le contenu symbolique de l'Ile est quasi immédiat : lieu précieux et secret, but de voyage ou de conquête, refuge spirituel, etc. L'Atoll, en matière de symbolique, fait plus que l'île : il pousse plus loin le miraculeux et il ajoute le principe discriminatif spécifiquement humain de la conscience.

Alain SOURNIA

---

(1) Traduction personnelle de : « *No man is an Island, entire of itself ; every man is a piece of the Continent, a part of the main.* »

(2) Extrait de *l'Homme à la découverte de son âme*, trad. R. Cahen, Payot, pp. 61-62.

## INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- Divers auteurs, sous la direction de : BABLET, J.P. & CAYET, O. 1972. *Le Monde vivant des atolls (Polynésie Française, Tuamotu, Gambier)*. Soc. Océanistes, Publ. 28, 148 p. + pl.
- BATES, M. & ABBOTT, O.P. 1958. *Coral Island. Portrait of an atoll*. Charles Scribner's Sons, New York, 254 + pl.
- [DARWIN] *Charles Darwin 's diary of the voyage of H.M.S. « Beagle »*, edited from the ms. by Nora Barlow. Cambridge University Press, 1933, xxx-451 p + pl. (Pour une traduction française : *Voyage d'un naturaliste autour du monde*, 2 vol., F. Maspéro éd., 1982).
- NEWHOUSE, J. 1980. « Qu'est-ce qu'un atoll ? » « Le dessalement de l'eau douce pour les cultures dans les atolls ». « Flore marine et terrestre des atolls ». « L'énergie ». [4 articles]. *Bull. Pacifique Sud*, 30 (3) : 4-8 ; 24-25 ; 25-28 ; 34-38.
- Divers auteurs, sous la direction de : SALVAT, B. 1980. « L'environnement de l'atoll de Takapoto, Tuamotu ». *J. Soc. Océanistes*, 35 « 1979 » (62) : 3-74.
- WIENS, H.J. 1962. *Atoll environment and ecology*. Yale University Press, New Haven & London, xxvii-532 p.